

Chapitre II : l'Évangile de la création (62-100)

Introduction

Le premier chapitre (Ce qui se passe dans notre maison) s'est achevé sur un constat dramatique: « si le regard parcourt les régions de notre planète, il s'aperçoit immédiatement que l'humanité a déçu l'attente divine » (61). L'encyclique poursuit maintenant par un chapitre plus positif et, partant, plus paisible, une invitation à une attitude contemplative du monde. Il s'agit d'exposer le projet de Dieu sur l'univers à partir de ce que la Bible et la tradition chrétienne en disent. Le but est de donner « plus de cohérence à notre engagement en faveur de l'environnement » (15), ou encore « voir comment la foi apporte de nouvelles motivations et de nouvelles exigences face au monde dont nous faisons partie » (17). « **Si le seul fait d'être humain pousse les personnes à prendre soin de l'environnement dont elles font partie, les chrétiens, notamment, savent que leurs devoirs à l'intérieur de la création et leurs devoirs à l'égard de la nature et du Créateur font partie intégrante de leur foi** » (64).

Pourtant ce chapitre pose des questions, c'est d'ailleurs ainsi qu'il commence. Le Pape a le souci d'adresser son encyclique à toute personne de bonne volonté. Mais en faisant référence à des convictions de foi, ce chapitre ne restreint-il pas la portée de l'encyclique, voire ne l'affaiblit-il pas aux yeux de ceux qui ne partagent pas la foi chrétienne, a fortiori aux yeux de ceux qui la tiennent pour irrationnelle ? Par ailleurs, s'il s'agit simplement de motiver les chrétiens par des arguments qui leur sont propres, on peut se demander s'il ajoute vraiment au précédent ou s'il ne le déforce pas plutôt : est-ce que la situation du monde m'est à ce point banale, moi qui suis chrétien, pour qu'il faille recourir à la foi pour m'engager ?

Aussi le Pape prend soin en quelques numéros de justifier son choix et, ce faisant, souligne mieux la portée de ce chapitre : étant donné « la complexité de la crise écologique et ses multiples causes, nous devons reconnaître que les solutions ne peuvent venir d'une manière unique d'interpréter la réalité et de la transformer » (63). Le but est de « **construire une écologie qui nous permette de restaurer tout ce que nous avons détruit** », mais ce but ne sera atteint que si nous n'excluons aucun apport de la réflexion humaine, y compris ceux qui dérivent de convictions de foi. L'Église, habituée au dialogue avec la pensée philosophique, est convaincue non seulement que ce dialogue est possible, mais qu'il ne peut qu'enrichir le point de vue.

Le Pape parle de sagesse, ce qui me semble très adéquat. La sagesse n'est pas de soi religieuse, elle est traditionnellement ce « précipité » d'expérience humaine. Dans la Bible, elle représente un courant littéraire, né d'une conviction qu'une rencontre est possible entre Israël et les nations. Parler de sagesse, c'est parler d'un terrain commun à tous les hommes.

Le chapitre « l'Évangile de la création » est composé de sept parties. Après une justification du recours à la lumière qu'offre la foi (1), le Pape recueille l'héritage de la sagesse biblique (2). Puis suivent trois parties issues de la « tradition judéo-chrétienne », où l'Écriture n'est mentionnée que de loin en loin : le mystère de l'univers (3), le message de chaque créature dans l'harmonie de toute la création (4), une communion universelle (5). La partie suivante évoque un des principes fondamentaux de la doctrine sociale de l'Église, la destination commune/universelle des biens (6). Enfin, la dernière partie revient à l'Écriture, en évoquant le regard de Jésus (7). Ainsi, encadré par deux parties bibliques, l'essentiel du discours se présente sous une forme plus immédiatement recevable par tous.

La sagesse des récits bibliques (65-75)

Cette partie est la plus importante du chapitre à la fois quantitativement (1/4) et par les thèmes qu'elles développent et qui seront repris par la suite. Le Pape puise largement dans la Bible : dans la Gn bien sûr, notamment les deux textes de création (Gn 1 et 2), ainsi que le récit du péché (Gn 3) puisque le péché affecte le rapport de l'homme à la terre. Le Pape ne se contente pas de ces textes fondamentaux, il continue sa lecture en citant Caïn et Abel (Gn 4) : la terre est victime du meurtre d'Abel, marquée de son sang et rendue inhospitalière pour Caïn ; comme Noé et le déluge (Gn 6) : la terre est remplie de violences à cause des hommes et subit le déluge. L'histoire de Noé permet au Pape de relever positivement qu'un seul juste, « un seul être humain bon suffit pour qu'il y ait de l'espérance » (71). Ce rapport entre péché et dégradation de l'environnement est résumé dans une affirmation récurrente de l'encyclique : **tout est lié** (70 ; cf. 90 et 91).

Le Pape ne tire pas seulement parti de la Gn, mais aussi de tout l'Ancien Testament. Les citations sont nombreuses, tirées de toutes les parties de la Bible. A l'exception du livre des Nombres, tous les livres du Pentateuque sont cités. On remarquera d'ailleurs l'usage significatif que le Pape fait de la Loi d'Israël (68 ; 71). Le Pape cite des Prophètes, ainsi que nombre de textes de Sagesse, notamment les Psaumes. On pourrait bien sûr ajouter d'autres références à celles que le Pape donne : je pense en particulier à Sg 13,5 « la grandeur et la beauté des créatures font par analogie contempler leur auteur », qui trouverait bien sa place ici. Mais beaucoup d'entre elles se retrouvent ailleurs dans l'encyclique : Sg 13,5 a déjà été cité, avec Rm 1,20, au n°12.

Ce recours à l'Ancien Testament doit être souligné. Il ne s'agit pas simplement d'un clin d'œil aux Juifs, comme ces autres croyants associés aux chrétiens dans le fait que des convictions de foi puissent nourrir un engagement écologique (cf. 64). Implicitement le Pape rappelle que l'Ancien Testament fait partie intégralement de l'héritage chrétien, et pas seulement des morceaux choisis. De l'Ancien Testament est tiré « l'Évangile de la création », le recours à la Loi est à cet égard tout à fait significatif. Faut-il rappeler que ce que nous appelons l'Ancien Testament constituait les Écritures de Jésus, que son regard, pour parler comme le Pape, s'est formé au contact de cette sagesse tirée de l'Ancien Testament ?

À partir de cela, le Pape tire quelques éléments d'une « **théologie de la création** » (65). L'homme y a une place éminente : il est la seule créature voulue pour elle-même, la seule

créée à l'image et à la ressemblance de Dieu, ce qui lui donne une dignité singulière, « une dignité infinie » (65). Pour autant, l'homme immergé dans le monde est dépendant de lui, du point de vue de sa nourriture, comme soumis à ses lois. Il doit notamment entrer dans un temps adéquat à la création qui l'oblige au repos pour lui-même et pour la terre, repos décliné sur la semaine et les années (71). A cet égard, le premier récit de création est tout à fait significatif dans la mesure où l'homme y partage la vedette avec le temps, sur lequel il n'a pas de pouvoir, mais auquel il est soumis¹. Dans un article récent, Mgr Ravel rappelait qu'il ne pouvait y avoir d'écologie intégrale sans tenir compte du temps².

Le paragraphe le plus important de cet ensemble est sans doute le n°67. Le Pape revient sur l'expression « dominer la terre » de Gn 1,28 pour en donner une juste interprétation, répondant à « l'accusation lancée contre la pensée judéo-chrétienne » de donner licence à toute domination, abus, exploitation jusqu'à l'épuisement de la nature. Le paragraphe commence par une affirmation évidente, mais très forte : « **Nous ne sommes pas Dieu** ». Le monde a été fait pour l'homme mais son unique propriétaire est Dieu, l'homme n'en est que le gérant, « un étranger et un hôte » (Lv 25,22). Le Pape interprète Gn 1,28 à partir de Gn 2,15, rappelant au passage un principe fondamental de l'interprétation de l'Écriture, un texte ne s'interprète en vérité que dans un contexte, aussi bien d'ailleurs littéraire qu'ecclésial. Le Pape aurait pu aussi faire valoir le contexte immédiat, c'est-à-dire l'ensemble du chapitre 1 : créé à l'image et à la ressemblance divine, la domination qui est indiquée à l'homme est à l'image et à la ressemblance de celle de Dieu, Créateur du monde et d'un monde bon. Sa nourriture n'est pas carnée, signe d'un monde sans violence et donc d'une domination qui doit être sans violence. S'il domine, c'est pacifiquement, à l'image de Dieu, par la parole. La parole de Dieu fait l'unité de toutes choses. Mis au sommet de la création, l'homme doit participer à cette unité/unification du monde par la parole. En tout cas, la force du propos du Pape ne laisse aucun doute ni sur la violence des critiques qu'on adresse à l'Église sur ce point, ni sur l'errance dans la lecture de la Bible dont les croyants ne sont pas indemnes.

Du fait de que nous ne sommes pas Dieu, bien que relatif à l'homme, le monde reste finalisé par Dieu. L'homme qui le domine éprouve par sa situation la fragilité du monde, mais aussi comprend sa responsabilité de le faire remonter vers son seul propriétaire. L'affirmation permet de poser la valeur de toute créature (69) qui tient à « **la priorité de l'être sur le fait d'être utile** ». Créé à l'image et à la ressemblance divine, l'homme a une dignité singulière. Si le Pape n'emploie le terme de dignité qu'à propos de l'homme, chaque créature a une valeur propre devant Dieu : elle est le **reflet** de sa sagesse et de sa bonté.

Cette théologie de la création s'est élaborée dans l'histoire, pas seulement à partir de la considération de l'origine. Une histoire marquée par le péché et ses conséquences sur la terre, le développement de la violence et de la guerre. Le Pape fait ainsi référence à un événement exemplaire de l'histoire du peuple d'Israël, à savoir la captivité de Babylone. Exemple à plusieurs titres : d'une part au regard du propos de l'encyclique, le Pape

¹ Cf. Anne-Marie Pelletier, *Lectures bibliques aux sources de la culture occidentale*, Nathan, Cerf, 1995, pp.25-38.

² Le Figaro, 12 octobre 2015. On peut se souvenir aussi de la remarque du Pape au début du chapitre précédent sur le contraste entre la rapidité des actions humaines et la lenteur naturelle de l'évolution biologique (18), invitant ainsi à retrouver un rythme plus « naturel ».

rappelle ce drame de la perte, en raison du péché, d'une terre promise et donnée. Nous sommes toujours sur la même veine des conséquences du péché sur la terre, mais nous le sommes à un niveau plus général, celui du plan de Dieu : le péché a la capacité d'annuler le don de la terre. D'autre part, l'exil à Babylone va se révéler providentiel, du moins dans la relecture qu'en fera Israël. Pour citer l'élément le plus déterminant au regard de notre propos, c'est l'écriture d'un nouveau récit de création, qui est aujourd'hui le premier chapitre de la Bible. Confronté à la « sagesse » des nations, en l'occurrence à la célébration de la création du monde telle qu'elle était comprise à Babylone, Israël va s'en démarquer introduisant deux données fondamentales : il n'y a qu'un seul Dieu, qui est le créateur de tout ; Dieu a créé le monde dans le temps. La célébration de la création avait notamment pour but de rendre compte de la situation présente du monde. Dans un langage adapté aux commencements, à ce à quoi nul n'a assisté, un mythe est produit, un récit qui n'est ni faux, ni de pure invention, mais qui essaye de rendre compte des éléments conditionnant la situation présente. Le problème est que le mythe est fondamentalement anhistorique, c'est-à-dire que s'il rend compte de la situation présente, celle-ci est sans possibilité d'évolution, interchangeable. Pour le dire trivialement, si vous êtes riches et puissants, tant mieux pour vous, si vous êtes pauvres et soumis, tant pis : il n'y a pas d'évolution possible. En introduisant le temps dans la création, non seulement Israël prétend qu'il y a une évolution possible. En faisant de ce monde l'œuvre d'un Dieu bon, un unique Dieu bon, Israël peut trouver des points d'appui pour faire évoluer le monde dans le sens du bien, et ainsi espérer pour lui-même. A noter que la mise en valeur de cet événement historique rejoint le projet de l'encyclique, qui est de trouver dans la situation dégradée de l'environnement aujourd'hui, des motifs d'espérer : « l'espérance nous invite à reconnaître qu'il y a toujours une voie de sortie, que nous pouvons toujours repréciser le cap, que nous pouvons toujours faire quelque chose pour résoudre les problèmes » (61).

Dernier point à propos de ce moment favorable de l'exil à Babylone : création et salut conjoints (le Dieu créateur est le Dieu sauveur) vont s'éclairer mutuellement. Il n'y a qu'un seul Dieu créateur ; à l'inverse, le salut n'est pas simple retour en grâce, mais de l'ordre d'une nouveauté dont seule l'affirmation de la résurrection pourra rendre compte. Même s'il faudra encore attendre quelques siècles avant d'affirmer la création ex nihilo et, à partir d'elle, la capacité de Dieu de ressusciter d'entre les morts (cf. 2 M 7).

Aux termes de cet itinéraire biblique, le Pape parle de Dieu non seulement comme Créateur, mais comme Père, préparant non seulement la partie sur le regard de Jésus (c'en est le témoignage fondamental), mais soulignant bien que l'histoire est le lieu de sa révélation.

Le mystère de l'univers (76-83)

À présent, le discours se fait moins biblique, exposant les points fondamentaux de la tradition chrétienne. Le titre pourtant ne quitte pas le terrain de la révélation : le Pape parle de l'univers comme un mystère. Par mystère, on désigne dans la Bible une réalité qui nous dépasse infiniment, qui n'est pas incompréhensible ou absurde mais demande, pour qu'on en ait une certaine intelligence, d'y entrer. Dans l'Écriture, on parle par exemple du mystère du Royaume des cieux, du mystère du dessein de Dieu, du mystère de Dieu ou du Christ. Le mystère a une dimension cachée, ce qui suppose une révélation,

un don. Parler de l'univers comme d'un mystère, c'est s'intéresser à lui comme création de Dieu et lieu de sa présence cachée. Pour commencer, le Pape présente l'univers comme « un don qui surgit de la main ouverte du Père de tous, comme une réalité illuminée par l'amour qui nous appelle à une communion universelle »³ (76).

Parler de l'univers comme création, c'est dire qu'il est le fruit d'une décision divine, d'un choix libre. Ce choix est motivé par l'amour. Dieu est amour et toute réalité créée exprime cette réalité. L'amour engage : si Dieu cessait un seul instant d'aimer ses créatures, celles-ci cesseraient d'exister. Partant, il est possible de parler d'une certaine présence de Dieu au monde. Non que le monde ait un caractère divin (c'est un leitmotiv de ce chapitre : 78 ; 88 ; 90), la pensée chrétienne a démystifié la nature, mais l'univers est en développement, tendu vers une fin qui est Dieu lui-même. Le Pape parle de l'Esprit de Dieu présent dans le monde, œuvrant « au plus intime de toute chose, sans pour autant en conditionner l'autonomie » en vue de l'achèvement de la création (80).

Au cœur de ce monde, Dieu a voulu un « être personnel », qui lui ressemble, l'être humain. Sa ressemblance se traduit par sa capacité à comprendre les choses et à les orienter selon leur fin, par sa liberté capable du meilleur comme du pire. Dans un univers inachevé, l'homme est appelé à collaborer avec le Créateur, en « reconduisant vers lui toutes les créatures » (83). L'histoire est celle du déploiement des libertés humaines en vue de la libération et de la croissance, du salut et de l'amour, ou de la décadence et de la destruction mutuelle⁴ (79).

A propos du mal dans le monde, si les libertés humaines y ont une part essentielle (mal moral), le Pape souligne que l'inachèvement du monde, voulu par Dieu pour en quelque sorte entraîner l'homme à collaborer à son œuvre, peut être perçu négativement, comme une source de dangers, de maux, de souffrances (mal physique)⁵. En réalité, dans la perspective d'un développement vers la plénitude de Dieu, ces maux sont analogues « aux douleurs de l'enfantement » (80).

Le message de chaque créature dans l'harmonie de toute la création (84-88)

Après avoir dessiné la place et le rôle de l'être humain, le Pape s'intéresse à l'ensemble des créatures pour en souligner la valeur, autrement dit la capacité à refléter Dieu, comme leur interdépendance : « chaque créature a une fonction, aucune n'est superflue » (84).

Toutes les créatures parlent de Dieu : elles constituent le premier langage de Dieu, avant les Ecritures, un langage d'une certaine manière plus universel. Bien que son propos ne se comprenne complètement que dans le cadre de la foi, le discours du Pape est ici très

³ Cette définition laisse entendre que les trois parties, mystère de l'univers, message de chaque créature dans l'harmonie de la création et communion universelle, sont liées.

⁴ « Mais Dieu, qui veut agir avec nous et compte sur notre coopération, est aussi capable de tirer quelque chose de bon du mal que nous commettons » (80).

⁵ Le Catéchisme de l'Eglise Catholique (n°310) parle d'un monde voulu par Dieu « en état de cheminement vers sa perfection ultime. Ce devenir comporte, dans le dessein de Dieu, avec l'apparition de certains êtres, la disparition d'autres, avec le plus parfait le moins parfait, avec les constructions de la nature aussi les destructions. Avec le bien physique existe aussi *le mal physique*, aussi longtemps que la création n'a pas atteint sa perfection ».

ouvert, invitant tout homme de bonne volonté à la contemplation de l'univers. Quel être humain n'a jamais ressenti face à certains paysages, dans certains lieux, en particulier ceux liés à son histoire, le sentiment d'être chez soi, accordé à sa propre identité ? Le Pape a une formule très heureuse, parlant « d'espace géographique se transformant en signe éminemment personnel » (84).

Si toutes les créatures reflètent la bonté divine, on notera l'insistance sur leur interdépendance voulue par Dieu (86). « Elles ne se suffisent pas à elles-mêmes, elles n'existent qu'en dépendance les unes des autres, pour se compléter mutuellement, au service les unes des autres ». Cette interdépendance se révèle nécessaire dès lors qu'il s'agit d'envisager la bonté divine : « aucune créature ne saurait suffire à représenter comme il convient la bonté divine. C'est pourquoi nous avons besoin de saisir la variété des choses dans leurs relations multiples » (86). La Bible connaît bien le danger de la mise en valeur exclusive d'une qualité saisie dans la nature pour exprimer Dieu : c'est le danger de l'idolâtrie. Un taureau exprime la puissance ou la fécondité, qualités que l'on peut attacher à Dieu. Mais Dieu n'est pas que puissant ou fécond, en tout cas certainement pas comme le figure exclusivement une créature. L'isolement, ou la survalorisation d'une qualité aux dépens des autres, transforme la représentation en idole.

Dans cette partie, le Pape reprend l'hymne de St François comme l'expression spontanée du désir d'adorer Dieu présent dans tout ce qui existe.

Une communion universelle (89-92)

L'hymne de St François débouche naturellement sur la considération d'une communion universelle. « Créés par le même Père, (...) nous formons une sorte de famille universelle ». A nouveau, le Pape souligne que tout est lié (91-92), tout en rappelant la prééminence fondamentale des êtres humains dans la nature : tout est lié, mais tout n'est pas égal. « Une lutte pour l'environnement serait mise en péril » (...) « s'il n'y avait pas dans le cœur en même temps de la tendresse, de la compassion et de la préoccupation pour les autres être humains » (91).

Le cœur de l'homme vient discrètement ici au propos. Il y est question d'une ouverture authentique du cœur à une communion universelle, ou encore de l'unicité du cœur qui ne peut réagir différemment face à d'autres êtres humains ou face à la nature. Evoquer le cœur, c'est préparer le chapitre suivant quand il sera question d'aborder la racine de la crise et les moyens de la résoudre.

La partie s'achève sur une évocation implicite de la figure de St François, qui conjoignait paix, justice et préoccupation pour la nature (cf. n°10).

La destination commune des biens (93-95)

Une règle d'or, le premier principe de tout ordre éthico-social, de la doctrine sociale de l'église. Ce principe signifie que la terre appartient à tous avant qu'elle soit partagée en propriété individuelle. Le principe est appliqué à l'environnement : « l'environnement

est un bien collectif » (95). Ce principe dérive de la méditation du projet divin : « Dieu a donné la terre à tout le genre humain pour qu'elle fasse vivre tous ces membres, sans exclure, ni privilégier personne ».

L'Eglise ne s'oppose pas à la propriété privée, elle la soutient même en raison de sa fonction sociale. Cependant toujours celui qui s'approprie quelque chose devra administrer son bien pour le bien de tous. On peut rappeler que les jubilés, évoqués au n° 71, étaient des occasions prévues par la Loi pour éteindre toutes les dettes, autrement dit remettre tous les Israélites sur le même plan d'égalité du point de vue de la possession de la terre. On peut évoquer aussi comme corollaire de la propriété privée, le commandement de l'hospitalité.

La force du propos est notable. Le pape parle de principe (subordination de la propriété privée à la destination universelle des biens), de doctrine, il évoque un interdit : il n'est pas permis... de gérer un don de sorte que ses bienfaits ne profitent qu'à quelques-uns.

À propos de la propriété, l'Eglise rappelle que c'est un droit et qu'elle le défend, notamment quand il s'agit de promouvoir l'égalité des hommes entre eux, que l'on soit riche ou pauvre. La reconnaissance du droit de propriété doit être réelle, c'est-à-dire engagée dans les détails : à propos de paysans du Paraguay, il évoque comme englobés dans le droit à la propriété privée, le droit à des moyens d'éducation technique, à des crédits, à des circuits de commercialisation.

Le regard de Jésus (96-100)

Achevant ce chapitre, le Pape reprend toutes choses à partir de Jésus lui-même. Créateur avec le Père, il est aussi comme homme immergé dans le monde. Comme tel, il assume la foi biblique en la création : l'univers est un don du Père. Le témoignage de Jésus est fondamentalement celui de la paternité de Dieu, qu'il contemple dans toute la création. Témoin notamment sa manière singulière de parler, les paraboles, une manière de sagesse pour rendre compte du mystère du Royaume des cieux. Comme homme, il a collaboré à l'œuvre de création, notamment par le travail. Il a reconduit toutes choses vers le Père, par le mystère de sa passion et de sa résurrection. Par sa résurrection, il enveloppe de sa présence toutes les créatures de ce monde.

Conclusion

« L'Evangile de la création » est un chapitre assez facile à lire qui, dans la foulée du n°12, présente le monde « **moins comme un problème à résoudre que comme un mystère joyeux, à la contempler dans la joie et dans la louange** ». Le pape s'est attaché à présenter ce que la foi en un Dieu créateur et sauveur, un Dieu qui s'est fait homme, est mort et est ressuscité, apporte à la compréhension de l'environnement, ou plus généralement de l'univers comme notre maison commune. Il s'est attaché à définir la création et à réfléchir à la présence de Dieu dans le monde. L'être humain y a une place singulière, mais non exclusive. Seule créature voulue pour elle-même⁶, il ne relativise

⁶ Cf. la constitution *Gaudium et Spes*, n°24, paragraphe 3.

pas pour autant les autres créatures. Elles ont une valeur propre, celle de refléter la bonté divine. Le monde n'est pas divin, il est fragile, confié à la responsabilité de l'homme dont la domination d'une certaine manière est une domination de service. L'homme est invité à collaborer à l'œuvre de création, reconduisant toutes choses au Créateur, à l'image du Christ.